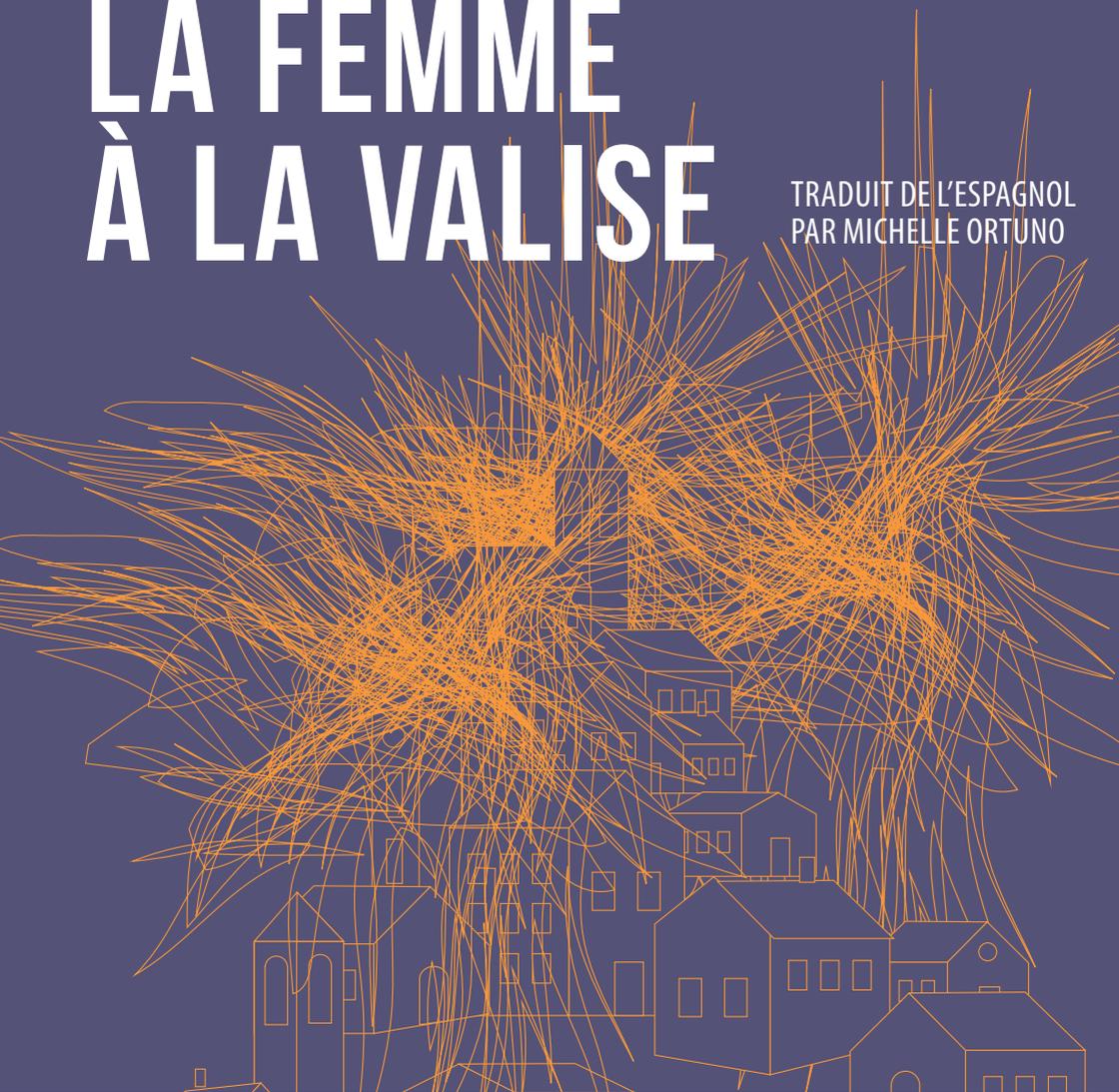


LUISA CARNÉS

# LA FEMME À LA VALISE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR MICHELLE ORTUNO



**PARUTION LE 6 OCTOBRE 2023**

PAR L'AUTRICE DE TEA ROOMS (PRIX MÉMORABLE 2022)



# LUISA CARNÉS

Née à Madrid en 1905, dans une famille d'ouvriers, Luisa Carnés commence à travailler très jeune, dès l'âge de 11 ans, comme apprentie dans l'atelier de chapellerie que dirige une de ses tantes. Elle compense son manque d'instruction par une curiosité littéraire féroce et multiplie les lectures, en particulier des auteurs russes. Son apprentissage littéraire est autodidacte et la conduit vers la littérature et le journalisme, jusqu'à devenir, selon la critique de l'époque, l'une des meilleures écrivaines des années 1930.

S'illustrant d'abord dans le genre de la nouvelle, Luisa Carnés publie son premier recueil en 1928, *Peregrinos del calvario*. Il sera suivi d'un roman *Natacha* qui campe ses personnages dans un atelier textile semblable à celui qu'elle connaît bien. De son nouvel emploi dans un salon de thé, elle tire, en 1934, le roman qui la consacre, *Tea Rooms (femmes ouvrières)* – La Contre Allée, 2021, Prix Mémorable – un roman-reportage d'une surprenante modernité. Elle deviendra journaliste à temps plein suite à sa publication.

Les circonstances historiques qui ont vu émerger Luisa Carnés comme journaliste et romancière, ses engagements sociaux et politiques dans l'Espagne des années 1930, puis durant la guerre civile (elle était membre du PC Espagnol), son exil au Mexique, puis la censure du régime de Franco, ont largement contribué à la « rendre invisible » pendant de longues années dans l'histoire de la littérature espagnole.

Réédités en Espagne depuis quelques années, grâce notamment au travail d'universitaires et de maisons d'édition qui cherchent à sortir de l'oubli un grand nombre d'autrices espagnoles, les textes de Luisa Carnés font l'objet d'un large engouement, et se révèlent toujours emprunts de modernité et d'engagement.

Luisa Carnés est décédée accidentellement à Mexico, en 1964.



**MICHELLE ORTUNO** est agrégée d'espagnol. Après des études doctorales à l'Université de Pittsburgh, USA (*Hispanic Languages and Literatures*), elle enseigne en lycée.

Passionnée de cinéma, elle a traduit des articles pour la revue *Cinemas d'Amérique Latine* et produit des sous-titres pour le festival « Cinélatino, Rencontres de Toulouse ».

À La Contre Allée, elle a notamment traduit les textes d'Isabel Alba, *La Véritable Histoire de Matías Bran* et *Baby spot*, ainsi que *Tea Rooms*, de Luisa Carnés.

Michelle Ortuno a reçu la mention spéciale du jury du prix Pierre-François Caillé de la traduction pour *Baby spot*.

## LA FEMME À LA VALISE – AVANT-PROPOS

Raconter. Comme une urgence. Comme une bouteille à la mer.

Raconter pour que le monde entier sache et connaisse la condition des femmes et des hommes qui sont restés en Espagne après la vague d'exils de 1939.

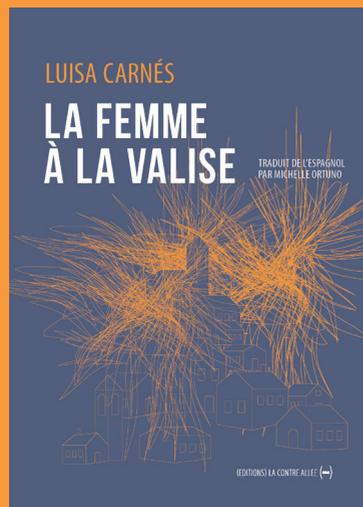
Raconter leurs histoires d'avant la guerre civile, leur présent de privation, de frustration et de résistance. Leurs espoirs et leurs échecs. Leur volonté de révéler leur condition au monde entier.

Luisa Carnés, depuis le Mexique, ne cessera d'écrire. De publier dans les journaux et les revues des histoires qui disent et disent encore ce que la guerre et la répression qui s'est ensuivie ont fait comme dégâts humains chez les femmes résistantes, les enfants, les hommes les plus engagés.

Les onze nouvelles que nous vous présentons sont autant de photographies qui donnent à voir et à comprendre la condition des hommes, des femmes et des enfants pris et prises dans le tourbillon d'un coup d'État, d'une guerre civile de trois longues années et de la répression. Comme un cri, une urgence à dire, depuis son exil mexicain, à partager ce qui se vivait dans ce pays tant chéri et tant regretté.

Peu avant sa mort, Luisa Carnés a rangé et fait deux sélections de ses nouvelles. Les « Nouvelles d'Espagne » et les « Nouvelles du Mexique ». Elle voulait les publier dans deux recueils distincts après les avoir, pour la plupart, publiées dans des revues ou des journaux. Antonio Plaza les a trouvées dans les effets personnels de l'autrice au cours de son long travail de recherche. Ce sont les « Nouvelles d'Espagne », pour la première fois traduites en français, et présentées dans l'ordre imaginé par Luisa Carnés, que nous vous proposons dans ce recueil.

Michelle Ortuno



## LA FEMME À LA VALISE LUISA CARNÉS

Traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno

### À PROPOS DU LIVRE

À travers les 11 nouvelles de ce recueil, Luisa Carnés dresse le portrait de personnages en prise avec le régime franquiste : des combattantes, des femmes emprisonnées, prisonnières politiques, des personnages en révolte, lancés dans le combat pour leur liberté, leur dignité, poussés par le désir de voir renaître une Espagne nouvelle et juste.

On ne peut qu'être profondément touché-es par Marta, qui entend les pleurs de son enfant à travers les murs de la prison ; par les membres de cette milice lancée dans une opération suicide ; ou encore par cette femme qui tente de passer la frontière française avec une étrange valise.

Des nouvelles comme autant de coups portés au régime fasciste, des textes écrits par une autrice en exil, réfugiée au Mexique, mais qui n'aura de cesse de militer et de lutter pour son pays.



224 p. 21€. ISBN : 9782376650959  
CHAMPS ESPAGNE / RÉVOLTES / FRAN-  
QUIISME / PRISON / FEMMES / EXIL

OUVRAGES IMPRIMÉS EN FRANCE  
IMPRIMERIE PRÉSENCE GRAPHIQUE  
LABELLISÉE IMPRIM'VERT  
PAPIERS LABELLISÉS FSC OU PEFC

### LA FEMME À LA VALISE

Les trois femmes marchaient sur une piste blanche qui grimpait entre les pinèdes. Leurs coudes auraient presque pu se toucher, cependant, aucune d'entre elles ne connaissait rien de la vie des autres. Leurs chemins s'étaient rencontrés à la croisée de la déroute. Elles partaient pour serrer la main fraternelle que la France leur tendait.

Que prétendaient-elles sauver ? Elles fuyaient le fascisme. Un bombardement les avait réunies au pied d'un arbre, sur du thym sauvage. Ensuite, elles avaient fui ensemble vers la frontière.

À la tombée de la nuit, le vert ramage de la campagne devenait noir. Le vent arrachait aux Pyrénées des particules de givre qu'il déposait sur les poitrines de ces trois femmes.

- C'est tellement loin !
- Que le chemin est long !

La route semblait s'étirer constamment devant elles. Elle se montrait parfois compatissante, s'offrant après un détour trompeur pour ensuite disparaître, s'éloigner, dessinant une autre illusion devant les yeux et les cœurs fatigués des fugitives.

Devant elles et dans leur dos, d'autres groupes de réfugiés offraient cette même image d'épuisement.

L'une des femmes portait une valise ; une autre un sac sur son dos ; la troisième traînait un panier en osier, que le temps avait noirci.

Dans la nuit noire, des langues de feu montaient de la terre sombre et, autour d'elles, on pouvait voir des visages affligés, des regards pleins d'inquiétude.

Les trois femmes continuaient leur chemin, le cœur serré par l'angoisse. À mesure qu'elles avançaient, la route devenait plus difficile, plus pentue, et se remettait à leur jouer des tours.

Quand leurs jambes étaient devenues de plomb et que leurs pieds avaient menacé de se crevasser, les trois femmes avaient décidé de se reposer un moment.

Près du sentier, les restes d'un feu pouvaient leur offrir un temps de repos. Elles s'étaient assises près du foyer et avaient ravivé les braises avec du bois sec des alentours.

Des flammes rouges avaient souligné l'intense fatigue sur leur visage, que la terreur avait dépourvu de tout charme.

C'est alors que deux d'entre elles avaient observé celle qui portait la valise. Son visage semblait de bois. Son regard, perdu dans le joyeux crépitement du feu, était terne et sans expression. Son nez était droit, ses lèvres semblaient recouvertes d'une fine couche de sel. Ses mains, violacées de froid, reposaient sur la valise en carton.

Que voyaient-ils donc dans les flammes ces yeux de verre ?

Les deux autres fugitives, pourtant endurcies par des années de douleur, étaient captivées par ces pupilles fixes derrière lesquelles se devinait un horrible vide. Les deux femmes, deux petits points dans l'immensité du paysage en deuil, étaient absorbées par les yeux immobiles de leur camarade, dont les deux énormes orbites n'abritaient plus aucun signe de vie.

C'étaient des yeux de verre opaques, des braises devenues cendres.

Celle qui traînait le panier avait essayé d'arrêter le souffle glacé qui émanait de l'étrange femme à la valise en proposant à ses camarades d'exode un bout de pain et du chocolat.

— La vie continue, avait-elle murmuré.

La fugitive au sac avait accepté avec plaisir et défait avec ses dents l'emballage du chocolat, tout en disant :

— Merci bien !

La femme à la valise n'avait pas tendu la main pour attraper le pain, elle n'avait pas bougé un seul muscle de son visage.

Le froid était par moments plus intense. La peau de leurs mains et de leur visage tirait douloureusement, et elles sentaient une brûlure au bout des doigts.

Celle qui avait quelques provisions sortit d'entre ses seins un portefeuille de cuir avec le portrait d'un jeune homme en uniforme de soldat.

— C'est mon fils, soupira-t-elle. On me l'a tué à Somosierra.

Celle au sac, sans cesser de manger, dit :

— Les fachos ont fusillé mon père à Burgos. Il était cheminot, et le coup d'État l'a surpris en plein service.

Et toutes les deux avaient regardé la femme étrange, espérant qu'elle se mette à parler.

Mais ses lèvres recouvertes de sel amer ne se décollèrent pas.

Celle dont le père était cheminot frissonna devant ce silence, et dit à sa compagne :

— Il vaut mieux continuer, avant qu'il fasse nuit noire.

— Oui, allons-y ! dit l'autre.

Elles avaient chargé de nouveau sac et panier, et repris leur marche.

La femme à la valise les avait suivies.

Des charrettes roulaient sur la route, poussées par des êtres rongés par l'angoisse. Des mots lâchés dans le souffle agité de ceux qui prenaient la fuite arrivaient jusqu'aux oreilles des trois femmes.

Après le bref moment de repos, elles sentaient moins le poids de leur corps ; leurs pieds étaient plus légers et les pierres du chemin semblaient moins cruelles.

Mais très vite la pente s'accroissait ; le sac et le panier s'étaient mis à peser davantage sur le dos des deux femmes, jusqu'à les faire saigner.

Les bourrasques de neige les fouettaient, comme des pantins se traînant avec anxiété le long du chemin qui menait à la frontière française.

\* \* \*

Seule la femme au corps taillé dans du bois ne paraissait pas sentir le poids de sa valise. Ses pieds marchaient droit ; son corps maigre fendait le brouillard, et sa bouche restait obstinément fermée.

Ses camarades s'étaient débarrassées de leurs effets gardés dans le sac et le panier. Elles avaient jeté sur la route du linge et des chaussures. Des conserves de lait et de viande roulèrent jusqu'au fossé... Mais la marche était toujours pénible. Un voile glacé raidissait leurs pieds et leurs mains, embrumait leurs pupilles.

Seule la femme étrange ne se plaignait pas. Sa valise était intacte ; ses poumons, entiers. Elle n'était pas essoufflée, son dos restait bien droit tandis que la fatigue serrait la gorge des autres et pesait sur leurs épaules.

Que contenait cette valise qui semblait légère comme une plume ?

La jeune femme dont le père était tombé à Burgos aurait voulu crier sur cette autre femme que le hasard semblait avoir mise sur sa route. « Pourquoi voulez-vous garder une valise vide ? Vous êtes folle ou quoi ? » Mais elle ne lui avait rien dit. Les yeux de la fugitive, humides devant les flammes, cherchant à présent le chemin dans le brouillard, la terrorisaient.

Elle s'approcha de la femme dont le fils était mort à la guerre et lui dit à voix basse, à propos de l'autre :

— Et si elle était folle ?

— Manquerait plus que ça !

Elles se turent. Le vent glacé les pénétrait, pesant sur leur peau comme un bloc de pierre. De fines aiguilles transperçaient leur gorge et leurs paupières desséchées.

Les deux femmes avaient lâché le panier et le sac : leurs mains cherchaient à présent leur propre corps ; elles essayaient de se réchauffer un peu. Leurs silhouettes avaient rétréci, et leurs plantes de pieds s'étaient rigidifiées.

La femme à la valise, par contre, semblait avoir grandi. Femme et valise se dressaient à côté des deux autres fugitives, comme un fier dolmen, ferme, sans chanceler.

Quand les trois femmes sont arrivées à la frontière et qu'un gendarme français les a éblouies avec sa lanterne, comme le miroir du chasseur vient éblouir les innocentes cailles, elles n'étaient plus que deux sacs d'os poussés par une mer de corps amaigris.

Près d'elles, la femme à la valise, plus rigide et sèche que jamais, définitivement sculptée dans du bois, est entrée dans les Pyrénées françaises, est allée s'asseoir à part, seule, étrangère aux plaintes et aux injures qui volaient.

Immédiatement, elle a ouvert sa valise.

Ses compagnes d'exode se sont inclinées sur cette chose, à demi dissimulée dans l'obscurité : c'était un petit enfant mort. Il avait les yeux ouverts, ses habits blancs étaient maculés de sang.

La femme, impassible, bras croisés, se berçait elle-même. Son regard, fixé sur l'enfant mort, sur cette image qu'elle avait cherchée dans les flammes et dans l'obscurité, ce regard n'était désormais plus de glace.

Un silence épais s'est fait autour d'elle. De toutes parts des silhouettes indécises de fugitifs ont fini par s'approcher.

Aux quatre coins de la valise se sont mis à brûler quatre feux.

Jamais aucun enfant assassiné par le fascisme n'a été pleuré par autant de personnes...

## LE MANDAT

Je sais que beaucoup d'entre vous ne me comprennent pas ou ne veulent pas me comprendre. J'arpente les rues, j'emprunte sans arrêt des autobus, je frappe aux portes, j'entre dans des maisons inconnues, j'en ressors. Je tiens dans un sac l'arme la plus simple et puissante qui existe : une feuille blanche. Une feuille que je tends à mes frères inconnus, aux passants, à la femme qui, dans son foyer, sèche les larmes amères de l'exil et à celle qui étend sur la table la nappe blanche d'un bon repas, au jeune qui, chaque soir, aperçoit une nouvelle étoile dans son ciel pâle. Je présente ma feuille blanche à tout le monde.

Mais je ne demande pas une obole pour dire une prière à la mémoire d'un défunt, ni l'aumône de qui que ce soit. Ce que je veux, c'est le don généreux de la conscience de tous les Espagnols. Je frappe aux portes fermées avec ma feuille à la main jusqu'à ce que je rencontre des cœurs ouverts, des cœurs qui ne se résignent pas à cesser de battre avant d'avoir fait flamber leur plus merveilleux rouge carmin. Lorsque les cœurs sont fermés, je leur donne des petits coups avec ma feuille, tendrement mais fermement, et je leur dis : « Je ne veux que votre nom sur cette feuille, l'expression de votre désir de vivre, de ne plus fermer les yeux, d'arracher le terrible bandeau qui pèse sur eux... »

Je sais que beaucoup d'entre vous ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre. Je sais bien que vous préférez continuer à fermer les yeux. Vos portes et vos cœurs indifférents me repoussent. Mais moi, obstinément, je vais continuer à arpenter les rues, à monter et descendre des escaliers, à frapper à toutes les portes avec ma feuille blanche, avec mon arme simple et puissante, à solliciter les cœurs sourds, jusqu'à ce que vous me répondiez. Jusqu'à ce que vos portes s'ouvrent et que vos cœurs s'enlacent pour former un rempart inébranlable qui freinera le grand massacre que préparent les puissants...

Je veux que vous preniez connaissance de cette lettre venue d'Espagne et qui m'était adressée. Elle est froissée et sale. J'ignore les chemins qu'elle a dû emprunter, ou les routes d'angoisse et de terreur qu'elle a franchies avant d'arriver jusqu'à moi. Si elle pouvait parler, elle raconterait beaucoup de choses. Mais elle parle, c'est évident ! Comment ai-je pu penser qu'une lettre ne parle pas ? Qu'est-ce qu'une lettre si ce n'est une voix fidèle qui nous arrive de loin, une voix sans voix ; ou mieux encore, une voix perdue qui trouve en nous un écho ?

Cette voix est amère, lente, épaisse et étouffée, comme l'air qui l'a façonnée. Cette lettre, c'est celle d'une femme morte. Bien sûr, une morte ne peut pas écrire. Mais en Espagne, de nos jours, les morts écrivent. Les morts laissent à ceux qui restent des mandats qui survivent à leur disparition. De cette façon, les Espagnols ne meurent pas complètement.

Il en est ainsi de la signataire de ce message. Elle s'appelait – ou s'appelle – Amparo. Peu importe son nom de famille. Celui d'un mort n'a pas d'importance, même s'il est aussi tangible que la morte de ma lettre. Amparo... c'était – ou c'est – son prénom. Et en l'écrivant, je la revois comme autrefois, avec ses lèvres sèches et blanches ! Et la manière dont elle étreignait la tête de son fils contre sa poitrine tandis que nous entendions dans les rues les cris minables que poussaient les fascistes pour célébrer l'entrée de Franco dans Madrid !

J'avais vu la tête de cet enfant peu après sa naissance. Elle était grosse, comme celle de tous les nouveau-nés, un peu allongée avec du duvet blond sur le sommet du crâne. Quelqu'un avait dit en la voyant : « Il a une sacrée tête en poire, ce petit ange ! » En grandissant, elle était restée la même, grosse et allongée, mais le duvet de son crâne s'était épaissi et était devenu dru.

Puis, pendant un certain temps, j'avais cessé de voir l'enfant au visage pâle avec son petit plumeau indiscipliné sur la tête. Je l'avais revu à Madrid, dans la queue qui s'était formée devant une cantine de l'aide sociale. Sa main droite s'accrochait à la robe noire que portait Amparo, sa mère.

Oui, sa mère, c'était Amparo. Mais ça aurait tout aussi bien pu être Juana ou bien Eulalia, une de ces femmes qui faisaient la queue, une de ces femmes vêtues de noir qui portaient le deuil sur elles et dans leur cœur. En ce temps-là, la couleur noire était l'uniforme de toutes les Espagnoles. Et ce petit monstre accroché à ses jupes, c'était son fils, l'enfant au plumet cotonneux sur le crâne, une mèche blonde en désordre qui le différenciait des autres enfants. À part ça, les années ne l'avaient pas changé. Sa peau

était toujours jaune et flétrie ; ses jambes, maigres et tendues, craquaient comme celles d'un pantin de bois. Seuls la tête et le ventre avaient grossi chez ce petit épouvantail.

Pauvre petit à la tête en poire ! Je l'avais caressée et l'enfant avait émis un grognement qui m'avait impressionnée. Ses yeux noirs avaient fixé sa mère et il avait dit « Pan ! Pan ! » tout comme les autres enfants qui faisaient la queue, accrochés aux jupes noires de leurs mères.

Mais Amparo n'y avait pas prêté attention. Le grognement de son fils n'était pas parvenu à ses oreilles. Elle avait penché sa tête vers la mienne et m'avait dit : « Ils ont tué mon Carlos. Tu savais ? Ça fait trois ans. » Elle l'avait dit sans émotion et avait ajouté : « Toi, tu ne viens pas pour ça, n'est-ce pas ? Tu as de la chance ! Moi, oui. Je ne peux pas travailler. Je suis très malade... Tuberculose. » Elle n'avait pas donné d'importance non plus à ce mot. Dans les files devant les cantines officielles, c'était une réalité aussi naturelle que les vêtements noirs et les ventres gonflés des enfants.

Je ne l'ai jamais revue.

Et maintenant, j'ai sa lettre entre les mains.

\* \* \*

« Je veux que tu saches comment ils m'ont volé mon enfant. Comment ils m'ont pris mon fils, lui qui était tout ce qui me restait de Carlos, mon compagnon assassiné. Mon pauvre petit ! Il aurait pu être magnifique. Il paraît qu'enfant je l'étais. Mais mes seins étaient secs. Il aurait pu mieux s'alimenter en suçant une semelle plutôt qu'en essayant de tirer du lait de sa mère. Il a donc toujours été comme ça, le pauvre, jaune et maigrichon. C'était un vieux avec les jambes d'un enfant de sept ans. Il avait cet âge-là quand il est mort, mais quand on me l'a volé, il n'en avait que quatre. Ils l'ont enlevé alors que j'étais à l'hôpital et l'ont placé dans un orphelinat. Des enfants qu'ils avaient eux-mêmes laissés sans pères.

Quand je suis sortie de l'hôpital et suis allée voir mon fils, je l'ai à peine reconnu dans cette blouse amidonnée qu'on lui faisait porter, dure comme une peau de tambour. Son visage était encore plus chiffonné, son teint encore plus jaunâtre, et il fixait le sol, craignant de croiser mon regard, le regard de sa mère. Lorsque je lui ai demandé s'il se souvenait de moi, il m'a dit que tous les soirs il disait une prière pour que « je redevienne une bonne personne ». Un autre jour, il m'a demandé de déposer un baiser sur une médaille pieuse avant de me la donner. Au moment de partir, j'ai voulu

savoir s'il se souvenait de son papa et, en m'entendant, il m'a jeté un regard austère, étrange, que je ne lui connaissais pas, et il est parti en courant sans se retourner.

Voilà comment ils ont commencé à me voler mon fils. Tu ne peux pas imaginer à quel point je les haïssais, toutes ces femmes qui œuvraient à me l'arracher. Elles étaient revêches et insolentes, mais quand elles s'adressaient à mon fils, mon petit à la grosse tête, leurs voix se faisaient tendres et caressantes. « Allez, petit ange, c'est l'heure d'aller au lit. N'oublie pas de dire tes prières et de faire un vœu pour ta maman. » C'est ainsi que, peu à peu, elles l'éloignaient de moi.

J'ai lutté comme j'ai pu. J'ai essayé d'empêcher qu'on dresse un mur entre un fils et sa propre mère, un mur chaque jour plus haut et plus sinistre. Je me tuais au travail pour pouvoir lui acheter des babioles qui le feraient rêver et que je lui apportais lors de mes visites les dimanches. Les quelques moments où je pouvais lui parler en tête à tête, j'évoquais son père. Je luttais en vain pour que son souvenir, si vivace et brûlant dans mon cœur, ne s'efface pas définitivement du sien. Le souvenir de Carlos, tombé pour la liberté de l'Espagne, assassiné par ceux-là mêmes qui, à présent, me volaient lentement son fils. Ma plus grande fierté avait toujours été d'imaginer que cet enfant ressemblerait à son père. Je pensais : « Je veux qu'il soit en tous points comme Carlos. » Mais la mémoire de son père s'estompait dans le cœur et les pensées de mon garçon. Pourtant, je ne me résignais pas. Je m'étais résignée à avoir un enfant vieux, à voir ses joues sans couleur ni fraîcheur, à ma poitrine sans lait, à ma tuberculose... Mais non, je ne pouvais pas me résoudre à perdre totalement mon fils dans ce dédale sinistre de cours et de couloirs, de faux sourires, de pas silencieux et de regards sévères.

Je comprenais que j'étais en train de le perdre. Il me fuyait. La demi-heure qu'on me concédait pour être avec lui, il la trouvait longue. Son regard rejetait le mien. Son attitude mettait un frein à mes gestes ainsi qu'à mes mots quand j'essayais de lui parler de son père. Le nom de Carlos le faisait pâlir. Mes visites étaient de plus en plus brèves. Mon fils me repoussait. Je le sentais s'éloigner, se dérober comme l'eau qui nous file entre les doigts, et je ne pouvais pas le retenir. Une fois, alors que j'étais sur le point de sortir de l'hospice, je lui ai demandé : « Pourquoi baisses-tu la tête quand je te parle de papa ? Tu ne l'aimes plus ? Ton papa était un homme bon, et il nous aimait beaucoup, toi et moi. Plus tard tu comprendras et ça te fera plaisir d'être comme lui... » Mon fils m'a regardée fixement. J'ai compris

qu'il avait peur. Il regardait de tous les côtés. Et ce jour-là, quand je l'ai embrassé, j'ai senti que mon baiser le répugnait.

C'était la fin. Je l'avais perdu. Je ne pouvais pas pardonner aux fascistes ce nouveau crime. Pendant les sept jours qui me séparaient du dimanche, j'ai réfléchi à tout ce que j'allais leur dire à ma prochaine visite. Je leur demanderais de me rendre mon petit. Je leur dirais que je me sentais très seule et que je voulais l'avoir près de moi. Je supplierais et j'exigerais. Tout, plutôt que de perdre mon fils.

Le dimanche suivant, je n'ai pas pu le voir. On m'a dit qu'il était malade. Et c'est ce qu'on m'a répété les six dimanches qui ont suivi. Le septième, on m'a finalement autorisée à le voir. Il était alité, abattu par la fièvre. C'était la première fois que je voyais ses joues, prématurément vieilles, prendre des couleurs. Il m'a regardée avec indifférence. La semaine suivante, j'ai réuni comme j'ai pu la somme pour pouvoir lui acheter une voiture à tirer, celle qu'il avait toujours rêvé d'avoir. Mais quand il l'a vue sur son lit d'hôpital, il a refréné son désir. Sans pour autant le quitter des yeux, il n'a pas pris dans ses mains le jouet pourtant convoité pendant des années. Mon pauvre petit ! On lui avait appris à rejeter tout ce qui venait de sa mère. J'ai cru devenir folle. Dans un mouvement de colère, j'ai pris mon fils dans mes bras et lui ai dit : « Je vais te prendre avec moi ! Je ne vais plus te laisser ici ! Je ne permettrai pas qu'on te sépare de moi et que ceux qui ont tué ton père te détruisent ! » Et c'est alors que s'est produite la chose la plus incroyable. Il m'a regardée durement, comme un juge qui réclamerait ma condamnation, et m'a dit : « Ils l'ont tué pour trahison envers le Caudillo. Je suis content qu'ils l'aient tué. »

Eh bien, malgré tout cela, je n'ai pas vomi mes tripes. J'ai eu la force de m'accrocher au corps de mon fils, cette petite braise fuyante, et de crier ma haine de ces femmes maudites qui me l'avaient volé...

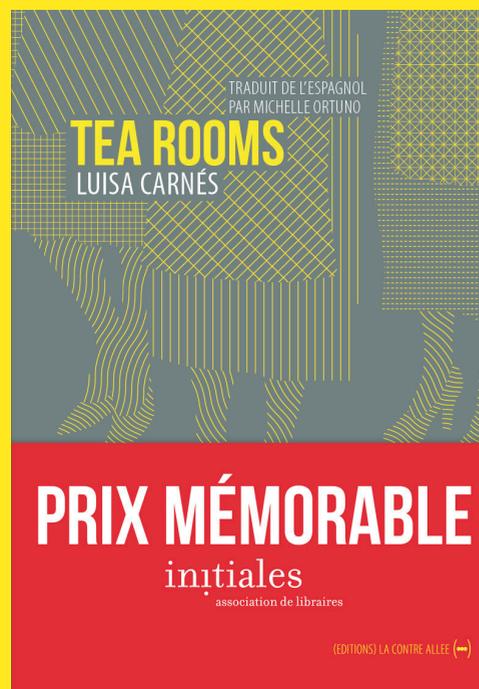
La nouvelle de son décès m'est parvenue à l'infirmerie de la prison. Je m'en suis réjouie. Tu ne me crois pas ? C'est pourtant vrai. La mort de mon enfant signifiait qu'enfin on me le rendait. Ces femmes n'avaient rien pu faire pour éviter sa mort. Celle-ci était plus forte que mon affection et mon désespoir, mais également plus forte qu'elles et leur monde, plus forte que leur venin...

Je sais que j'ai arraché mon fils à leur pouvoir funeste. Et le voici de nouveau à mes côtés, comme avant. Je vois son petit visage pâle, sa grosse tête avec sa houppe décoiffée... »

Comprenez-vous à présent pourquoi je dois continuer, chaque jour, à monter et descendre des escaliers, à frapper aux portes avec ma feuille blanche, avec mon arme simple et formidable ? Je cherche à toucher ton cœur, et le tien aussi. Parce que je cherche à bâtir un rempart de cœurs qui fasse le tour du monde ; un rempart derrière lequel on puisse enrayer les agissements des mains criminelles qui me menacent tous les jours, à chaque heure, qui nous menacent tous. Je dois en finir avec ce monde cauchemardesque peuplé d'êtres monstrueux capables de voler des enfants à leurs parents, et où des mères acceptent avec joie la mort de leurs enfants. Je dois honorer le mandat que j'ai reçu de la mort, que j'ai reçu de tous ceux qui sont morts au nom de la liberté de l'Espagne.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Vous venez de lire deux des onze nouvelles du recueil *La Femme à la valise*.

## DE LA MÊME AUTRICE À LA CONTRE ALLÉE



Dans le Madrid des années 1930, Matilde cherche un emploi et enchaîne les entretiens infructueux : le travail se fait rare et elles sont nombreuses, comme elle, à essayer de joindre les deux bouts. C'est dans un salon de thé-pâtisserie que Matilde trouve finalement une place. Elle y est confrontée à la hiérarchie, aux bas salaires, à la peur de perdre son poste, mais aussi aux préoccupations, discussions politiques et conversations frivoles entre vendeuses et serveurs du salon.

Quand dans les rues de la ville la colère gronde, que la lutte des classes commence à faire rage, Matilde et ses collègues s'interrogent : faut-il rejoindre le mouvement ? Quel serait le prix à payer ? Peut-on se le permettre ? Qu'est-ce qu'être une femme dans cet univers ?

TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR MICHELLE ORTUNO  
COLLECTION LA SENTINELLE, 2021  
256 PAGES, 21€

“ Dans les pays capitalistes, et en particulier en Espagne, il existe un dilemme, un dilemme difficile à résoudre : choisir le foyer, par l'intermédiaire du mariage, ou l'usine, l'atelier et le bureau. L'obligation de contribuer à vie au plaisir de l'autre, ou la soumission absolue au patron ou au supérieur immédiat. D'une façon ou d'une autre, l'humiliation, la soumission au mari ou au maître spoliateur.

Est-ce que cela ne revient pas exactement au même ?

— Ne prends pas cet air grave, voyons ; je ne t'en parlerai plus.

— Mais je ne prends pas un air grave, Antonia.

## COMME ON EN PARLE FLORILÈGE DES COUPS DE COEUR DE LIBRAIRES

« Un roman féministe et politique sous forme de manifeste. »

**Librairie Tulitu (Bruxelles)**

« Celles qui travaillent dans ce salon essaient de trouver un équilibre entre leur besoin d'argent, et leur propre indépendance. Les grèves ouvrières qui passent devant les vitrines les attirent autant qu'elles les effraient, puisque la menace du renvoi plane en permanence. Et que faire à part subir, quand on peut vous "remplacer" en un claquement de doigt ? »

**La Chouette librairie (Lille)**

« Chez Luisa Carnés, on retrouve à la fois la radicalité droite et désespérée d'Hélène Bessette et l'empathie des enquêtes littéraires de Florence Aubenas et de Joseph Ponthus. En son théâtre des opérations, une boutique aussi désuète qu'une bonbonnière et aussi sanglante qu'une arène, se cristallise la laborieuse émancipation d'un attachant chœur de femmes rudes et vulnérables, qui nous rappelle le courage et le dénuement qui furent au cœur des luttes sociales du xx<sup>e</sup> siècle. »

**Librairie L'Écritoire (Semur-en-Auxois)**

« La microsociété qui gravite dans ce salon de thé reflète autant les résistances que les compromissions. C'est aussi le regard lucide que porte une femme sur un monde où la religion et le patriarcat décident de tout. Voilà un grand livre de la très moderne Luisa Carnés. »

**Librairie La Droguerie (Saint-Malo)**

« Si pour Balzac le cabaret est le parlement du peuple, avec Luisa Carnés le salon de thé devient le théâtre de la lutte des classes. Un grand roman social et féministe, robuste ! »

**Librairie Lune et l'autre (Saint-Étienne)**

## COMME LA PRESSE EN PARLE

« D'une modernité saisissante, porté par une écriture vive et un sens aigu de l'observation, le texte dépeint admirablement la difficile condition des femmes, exploitées par leur patron. »

**Ariane Singer, *Le Monde des Livres***

« Un texte en acier trempé. »

**Marine Landrot, *Télérama***

« Ouvrage sociologique mordant et intraitable, *Tea Rooms* décrit une exploitation toujours courante et même banalisée. Bien qu'écris il y a presque cent ans, la précarité, et les injustices qui y sont narrées par Luisa Carnés sont toutes aussi cuisantes de nos jours. Un roman toujours très actuel, porté par une écriture moderne et engagée. »

**Caroline, *Un dernier livre avant la fin du monde***

« La promptitude de l'héroïne à penser hors du cadre, l'œil aiguisé et l'élégance avec lesquels Luisa Carnés décrypte ce microcosme où les odeurs de biscuits se mêlent au parfum sulfureux des liaisons illégitimes en font une lecture déjà enthousiasmante. Quant à l'émergence d'une lutte prolétaire parmi les employées ou aux pensées révolutionnaires de l'autrice, elles sont bien davantage qu'une simple cerise sur le gâteau : elles sont la preuve vibrante que déjà à l'époque, certaines femmes trouvaient intolérable d'avoir à choisir entre la soumission à leur mari et celle à leur patron. »

**Anne-Lise Remacle, *Focus, Le Vif***

« Enfin traduit, *Tea Rooms* révèle Luisa Carnés, une romancière espagnole des années 1930 de haut vol et de grand style. Des portraits de femmes prolétaires, entre aliénation et révolte, plus que jamais d'actualité. »

**Gérard Lefort, *Les Inrockuptibles***

# LA FEMME À LA VALISE

LUISA CARNÉS

“*Épuisée, le regard perdu dans le lointain, elle a reçu la visite au parloir de sa belle-sœur qui, tout comme elle, était la femme d'un fusillé, son frère. Cette dernière n'avait pas quitté ses habits de deuil et jurait qu'elle continuerait à les porter, car elle considérait que c'était un uniforme rebelle et de protestation permanente face à sa douleur et au veuvage qu'on lui avait imposé. La première fois qu'elle avait dit cela à Marta dans le parloir, la surveillante avait crié qu'il était interdit de parler de politique, que seules les conversations personnelles étaient autorisées, comme si le fait qu'une femme reste seule pour toujours et décide de porter le deuil pour l'assassinat de son mari n'était pas une affaire suffisamment personnelle.*



(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE (●●●)  
WWW.LACONTREALLEE.COM  
ISBN. 978 2 376 650 959/ 21 €

## Relation Libraires

Aline Connabel 06 25 67 05 43  
aline.connabel@gmail.com

COLLECTION LA SENTINELLE, UNE ATTENTION PARTICULIÈRE  
AUX HISTOIRES ET PARCOURS SINGULIERS DE GENS, LIEUX,  
MOUVEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS.

Retrouvez notre [catalogue](#) sur  
[www.lacontreallee.com](http://www.lacontreallee.com)  
Pour toute question :  
[contactlacontreallee@gmail.com](mailto:contactlacontreallee@gmail.com)



**BELLES LETTRES  
DIFFUSION  
DISTRIBUTION**

[j.khoury@lesbelleslettres.com](mailto:j.khoury@lesbelleslettres.com)  
[a.faguet@lesbelleslettres.com](mailto:a.faguet@lesbelleslettres.com)  
N° DILICOM 3012268230000